

Ainsi fut fait. Le lendemain, vers deux heures, le comte vint avec sa voiture prendre Flora pour la conduire à son hôtel. La femme de chambre, la cuisinière et Ali s'étaient occupés du déménagement toute la matinée et étaient partis une heure avant leur maîtresse qu'ils allaient attendre. Ajax, ainsi que l'avaient décidé Flora, restait rue des Dames pour garder la petite maison.

On fut bientôt avenue du Bois-de-Boulogne ; la voiture de M. Verdraine entra dans la cour dont la grille était ouverte, et la danseuse put mettre pied à terre sur la première marche du perron de l'hôtel orné d'une superbe véranda et recouvert d'un tapis.

Le concierge, ayant à la main sa calote de soie noire, se tenait à côté de la grille, prêt à la reformer.

Le cocher, la tête découverte, était debout, immobile, à la porte de l'écurie. Ce cocher avait été procuré à Flora par un de ses nombreux admirateurs ; il se recommandait à sa nouvelle maîtresse par vingt ans de bons services ; dix ans chez un riche banquier et dix autres années chez un vieux duc, qui venait de mourir, et dont les héritiers, des arrière-petits-cousins, en signe de grand deuil, se disputaient l'héritage à coups de papiers timbrés.

Flora monta le perron et fut reçue dans le vestibule par Ali, élevé aux fonctions de maître-d'hôtel, et par le nouveau valet de pied.

La cuisinière était déjà occupée à la cuisine, fière de prendre possession de son domaine. Augustine attendait sa maîtresse dans l'antichambre, prête à recevoir ses ordres.

— Monsieur le comte va me faire visiter les appartements, dit Flora à Augustine, et vous allez nous accompagner.

L'hôtel avait un rez-de-chaussée avec une belle antichambre ; un grand salon, un boudoir, une salle à manger, une salle de bain, un cabinet de travail, une autre chambre, puis la cuisine et l'office ; au premier étage, un immense salon pour réceptions et fêtes, un second boudoir ou petit salon, une bibliothèque et trois chambres à coucher ; à l'étage supérieur, les chambres des domestiques.

La jeune femme voulut tout voir. Au rez-de-chaussée et à l'étage, il y avait partout des tapis moelleux dans lesquels les pieds s'enfonçaient. La beauté et la richesse des tentures et des tapisseries répondaient au luxe des meubles. La chambre, qui allait devenir celle de Flora, était à elle seule une merveille de bon goût et d'élégance raffinée : c'était gai, frais, coquet, charmant, dans tous les détails ; jamais plus délicieux n'avait été créé pour une femme adorée.

Flora regardait, examinait, mais ne disait rien ; elle se contentait de sourire de temps à autre, en adressant au comte un regard qui le ravissait, le portait aux nues.

La danseuse ne poussait pas d'exclamation, ne s'extasiait point, mais elle paraissait satisfaite, le comte ne demandait rien davantage.

Flora ne trouvait pas que le comte eût trop bien fait les choses et ne songeait nullement à la somme énorme qu'il avait dû dépenser. Oh ! cela lui était parfaitement égal.

Sur le guéridon de la chambre à coucher, il y avait un coffret en bois des îles finement sculpté par un artiste de talent ; le comte l'ouvrit ; il contenait six écrins.

— Dans ces écrins, chère Flora, dit Maxime, se trouvent des bijoux que j'ai cru pouvoir vous offrir.

— Ah ! voyons, fit-elle.

Elle ouvrit l'un après l'autre les six écrins qu'elle rangea sur la table. Les bijoux étaient tous d'une rare beauté et présentaient un assemblage des plus riches pierres fines : rubis, émeraudes, diamants, saphirs.

C'étaient des boutons d'oreilles, deux diamants admirablement taillés, très blancs et de la grosseur d'une noisette ; une bague avec une grosse émeraude entourée de brillants ; une autre bague saphir et brillants ; un bracelet tout constellé de pierres fines, une broche avec les mêmes pierres que la bracelet ; un an collier de perles.

Flora resta un instant les yeux fixés sur les bijoux, puis se

tournant vers Maxime, elle laissa tomber de ses lèvres ces mots :

— C'est bien, comte, c'est très bien !

— Ainsi, vous êtes contente ?

— Oui ; vous ne pouviez mieux faire, et vous avez été au-delà de ce que j'attendais.

— Ah ! ma bien-aimée Flora, vous me rendez le plus heureux des hommes !

— Flora, reprit-il, je ne vous propose pas de descendre dans vos caves, mais j'ai fait mon possible pour les bien garnir.

— Vous avez pensé à tout, comte, merci !

— Maintenant ne voulez-vous pas voir vos chevaux, vos voitures ?

— Mais si, vraiment, répondit-elle.

Elle s'approcha d'une des fenêtres de la chambre qui donnaient sur l'avenue, regarda au dehors et reprit :

— Il fait un temps superbe ; comte, si nous faisons ensemble une promenade d'une heure au bois ?

— Vous ne ravissez.

— Je ne danse pas ce soir ; je suis libre et je vous invite à dîner ; acceptez-vous ?

— Si j'accepte ! exclama-t-il fou de bonheur.

— Alors c'est dit.

— Ali, dit-elle, allez prévenir François que je vais sortir ; qu'il attèle ses chevaux au landau découvert. Ah ! une chose encore, Ali, renvoyez la voiture de M. le comte que je retiens à dîner.

Le mulâtre disparut.

— Comte, reprit-elle, je crois avoir trouvé le meilleur moyen d'admirer les superbes chevaux anglais que vous m'avez donnés et de reconnaître en même temps les qualités du landau.

— C'est vrai, approuva-t-il.

Flora referma les écrins et les remit dans le coffret.

— Pourquoi ne mettez-vous pas les boutons à vos oreilles et une bague à votre doigt ? lui demanda le comte.

— Plus tard, répondit-elle.

Et comme il la regardait avec surprise, elle ajouta avec un accent singulier :

— Quand je vous aimerai !

— Ah ! fit-il en soupirant et les yeux étincelants, si c'était aujourd'hui !

Elle n'eut pas l'air d'avoir entendu.

A ce moment, Ali vint annoncer que la voiture attendait mademoiselle.

Toute la soirée, Flora fut charmante avec le comte, et comme si elle n'eût pas été bien sûre qu'il s'était livré à elle complètement, qu'il était sous sa domination, elle déploya, pour le troubler, le griser, le dompter, l'asservir, toutes ses grâces féminines, se servant en même temps de tout ce qu'il y avait en elle de puissance fascinatrice.

C'était plus qu'il n'en fallait avec Maxime, nature faible, sans force de résistance, facile à entraîner et à dominer ; sa volonté se brisait au premier choc d'une volonté supérieure à la sienne. Esclave de son amour, il devait être l'esclave de la femme qui la lui avait inspirée.

Après avoir dîné en tête-à-tête, Flora et le comte étaient passés dans le petit salon contigu à la salle à manger, où, tout en continuant la conversation, Maxime avait fumé un cigare avec l'autorisation de la jeune fille.

De Verdraine était gai, fort satisfait de sa personne ; il raconta avec esprit des choses très amusantes qui semblèrent égayer la danseuse, car plus d'une fois elle eut le rire sur les lèvres.

Pendant la promenade au bois, Maxime avait rencontré plusieurs de ses amis et avait remarqué leur mine surprise en le voyant assis dans le landau à côté de la belle danseuse dont tout le monde croyait la vertu inattaquable.

L'amour-propre a ses voluptés, et Maxime les avait éprouvées quand son regard s'était croisé avec ceux de ses amis ; c'était une première satisfaction qui lui était donnée ; il